

# **Un Chinois dans Paris insurgé** par Charles Meyer, le 19/03/2019

**Un lettré chinois sorti d'un livre d'images avec sa natte et sa robe noire qui déambule dans les rues de Paris alors qu'éclatent l'insurrection de la Commune et rencontre Jules Favre à Versailles. L'insolite ... Il se nomme Zhang Deyi, son journal a été publié en 1982 par les éditions du Hunan sous le titre Sui shi Faguo ji (« En suivant l'Envoyé en France »).**

Le 24 janvier 1871, une délégation chinoise débarque à Marseille. À sa tête un grand mandarin : Son Excellence Chong-hou, vice-président du ministère des Affaires militaires, ambassadeur chargé du commerce des Trois Ports, envoyé spécial de Sa Majesté l'Empereur de Chine, qui vient présenter au gouvernement français des excuses officielles pour « l'incident religieux de Tien-Tsin ». La France est à quatre jours de la capitulation et les affaires de Chine sont un peu sorties de ses préoccupations ...

Dès l'arrivée au port, l'interprète Zhang Deyi, âgé de vingt-trois ans, découvre les signes de la débâcle en croisant une centaine de soldats en désordre ... « les uns chantaient, les autres pleuraient et la foule les applaudissait ». L'Envoyé part pour Bordeaux, lui prend le train pour Paris où il arrive le 17 mars. La ville lui paraît calme mais « la plupart des hôtels sont fermés et, dans ceux qui ne le sont pas, on risque de trouver des "Têtes rouges" (Hongtou) » : c'est ainsi qu'il désigne les Fédérés. Sans tarder il s'est mis en quête d'un logis et trouve un bel appartement de neuf pièces, au 5 de la rue Danton, avec un loyer de 585 taëls d'argent par mois !

## **Les Fédérés sont des "Têtes rouges" (Hongtou)**

Le lendemain dans la nuit, c'est l'« affaire des canons » qu'il relate brièvement, sans omettre l'exécution des généraux Lecomte (La Gong Ta) et Clément Thomas (Lei Meng Duo). « Les insurgés descendent de la montagne (Montmartre) et il y a beaucoup de bruit » écrit-il. Le 19 mars les choses se gâtent : « Cette nuit les "Têtes rouges" sont entrées dans Paris. Plus d'un millier réunis place Vendôme réclamaient un changement de gouvernement. Tous les fonctionnaires et les officiers sont partis se réfugier à Versailles, Paris reste sans maître. La population a peur du pillage et des tueries. Les riches ont disparu, les pauvres restent sans défense. Il me faut quitter la ville, mais il n'y a plus un fiacre. Alors que j'écrivais à l'Envoyé, les canons se sont mis à tonner. La Poste ferma ses portes au moment où j'arrivais et on me refusa un télégramme. Un commissionnaire me dit que toutes les rues étaient barrées et qu'il fallait connaître le mot de passe pour les traverser. »

## **Zhang Deyi note tout ce qu'il voit et entend**

« Il faudrait dans les deux groupes, assemblée et commune, la même âme, France, et le même cœur, Paris. Cela manque. C'est le phénomène qu'offre la Chine : d'un côté les Tartares, de l'autre les Chinois »... Ainsi s'exprime Victor Hugo, réfugié à Bruxelles, le 28 avril 1871. Zhang Deyi parvient à prendre un train pour Bordeaux et, de là, ramène l'Envoyé spécial à Versailles, le 30 mars ; Jules Favre les reçoit le 5 avril. Il note tout ce qu'il voit et entend... le brouhaha incessant, les enterrements militaires, le comportement des gens : « Ceux des basses classes sont sales, mal rasés, avec des vêtements élimés et pleins de puces, les femmes ont les cheveux hirsutes, les enfants sont assis sur des tas de charbon. Et ils se moquent de la saleté des Chinois ! (...) On voit souvent des vieilles femmes avec une barbe longue d'un demi-centimètre et les gens ne s'en étonnent pas. C'est amusant. » Les coutumes occidentales ne cessent de l'étonner : « Hommes et femmes portent un chapeau hiver comme été quand ils sortent. Les premiers l'enlèvent à l'intérieur, les femmes le gardent pour prendre le thé. Les hommes n'utilisent pas d'éventail même quand il fait chaud, les femmes tout le temps, même l'hiver, au cours des soirées. (...) Dans ce pays, on respecte les femmes plus que les hommes. Comme elles ne fument pas, ils s'en abstiennent en leur présence. (...) J'ai vu un homme et une femme dans une voiture. Elle avait posé la main sur sa cuisse, ils s'embrassaient et riaient. C'est très inconvenant. » En bon fonctionnaire impérial abhorrant le

désordre, ses sympathies vont d'abord tout naturellement aux Versaillais et il note le 8 avril : « Heureusement qu'il y a des troubles parmi les "Têtes rouges". Ils s'entretuent. Je crois que le calme sera rétabli d'ici peu (...) Un officier nommé Dai Se Li s'est rallié à eux et a pris le nom de Dombrowski (Deng Bo Si Ji). Ce n'est pas loyal. »

## **« Ces pauvres gens ont été obligés de se révolter ; ils ne sont pas brutaux de nature »**

Le temps passe. Chaque jour de mai, on entend le canon et de loin Paris est couvert de fumée « comme si des milliers de maisons étaient en train de brûler ». Le journal annonce que « la France a fini de rembourser à l'Allemagne 650 millions de taëls, mais ceci doit être faux. Comment le pourrait-elle, alors qu'elle dépense tant pour réprimer la rébellion ? » Il commence à se poser des questions, et écrit le 18 mai : « Depuis le début de la révolte, beaucoup de pauvres gens sont entrés dans le parti des rebelles. Les hommes sont soldats et les femmes emplissent des sacs de sable, construisent des fortins, rédigent des affiches. Il y en a même qui se battent et sont plus fortes que les hommes. Comme tout cela est étrange. »

Le 21 mai, Zhang Deyi écrit : « On annonce que Paris est repris. Les Allemands y ont aidé car ils ont besoin que la France leur rembourse ses dettes de guerre... » Deux jours après, il voit défiler les lignards victorieux dans les rues de Versailles : « Environ 10 000 soldats sont de retour, musique en tête. Ils ne marchent pas au pas cadencé mais n'importe comment, en mangeant du pain et en buvant du vin. Ils ont fait plus de 20 000 prisonniers : des femmes dans des grandes voitures et des hommes sales et échevelés qui se donnent la main. Certains pleurent et on en a de la peine. Ces pauvres gens ont été obligés de se révolter ; ils ne sont pas brutaux de nature. Et maintenant ils vont subir le châtement ! » Le 25, deux de ses amis venant de Paris lui racontent que les gens y affluent « pour voir ». Mais ce n'est pas prudent car en certains points les combats se poursuivent et on risque une balle perdue. C'est ainsi qu'un diplomate de l'ambassade d'Italie a été tué. Eux ont dû chercher refuge dans un hôtel au milieu des officiers et des soldats blessés. Le 29, le feu a cessé et les derniers fortins des insurgés ont été repris. À Versailles, soldats et cavaliers continuent de traverser la ville et paraissent fourbus. Certains escortent des prisonniers « dont des femmes jeunes et vieilles et des enfants ». On dit que beaucoup ont été fusillés la tête recouverte d'un sac noir et que 10 000 autres vont être envoyés en Afrique. Le 31, il en compte environ 600 et note avec un rien de réprobation : « Au passage, les gens applaudissaient en criant... Je me demande bien pourquoi ! » Le 2 juin, ils sont encore 1 200. Deux rangs de femmes qui marchent en tête l'impressionnent : « Malgré leurs vêtements usés et déchirés, leurs visages couverts de poussière, il émane d'elles une force imposante... »

## **Les Têtes rouges (Les Fédérés) agissent comme de vrais rebelles chinois**

Le lendemain, l'ambassade chinoise au complet rentre à Paris et ne cache pas sa consternation devant l'ampleur des destructions... les ruines encore fumantes des Tuileries, les maisons incendiées de la rue de Rivoli, la colonne Vendôme brisée, les boutiques du quartier de la Madeleine saccagées ... Mais ce sont toujours les colonnes de prisonniers qui captent l'attention de Zhang Deyi : « Ce soir, il en est encore passé 2 500... Les uns fumaient et les autres chantaient pour montrer qu'ils étaient sans crainte ... Quel que soit le pays, les rebelles se conduisent de la même façon ... »

Dans ce constat, il y a un témoignage d'estime pour les vaincus de la Commune qui se comportent « selon les convenances ». C'est-à-dire comme de vrais rebelles chinois ! Comme les Taiping, écrasés avec l'aide militaire occidentale en 1864, ou comme les Nian, il y a à peine trois ans... Car dans l'infortune et a fortiori en marchant au supplice, ce qui importe avant tout est l'image de la dignité, du courage, du détachement teinté de mépris que l'on donne à ses vainqueurs et à tous ceux qui

vous regardent. Il s'agit d'un rôle que seuls les gens de qualité dignes de respect, fussent-ils des pirates, sont capables de jouer bien et juste, et on sait que les Chinois sont orfèvres en la matière

## **L'Envoyé chinois est trop sceptique pour porter un jugement sur la Commune de Paris**

L'Envoyé chinois fut surpris de la conduite de certaines femmes : « Il y en a même qui se battent et sont plus fortes que les hommes. » Pour ce qui est de la cause qu'ils défendent – on dirait aujourd'hui l'idéologie – le voyageur chinois n'en a manifestement cure. Quelque part il a noté : « Au fond, s'ils se sont révoltés, c'est à cause de la paix entre la France et l'Allemagne ». Rien de plus. On le sent trop sceptique pour porter un jugement sur la Commune de Paris ou même tenter d'analyser ses idéaux ou des enjeux politiques qui lui sont obscurs, auxquels en tout cas il ne fait aucune allusion. Certes, il réproouve le tumulte et le désordre qu'il impute principalement aux insurgés. Mais en spectateur d'une rébellion ou d'un soulèvement de même nature que ceux dont la Chine est si souvent le théâtre, notamment qui précèdent ou accompagnent tous les changements de règne. La légitimité est affaire de circonstances et les rebelles ne le sont plus quand ils sont victorieux ... Le pouvoir est « au bout du fusil » et un mandat du Ciel ! Et ces « honnêtes gens » qui se déchaînent contre les Communards ne comprennent manifestement rien aux grands principes qui gouvernent le monde !

## **Les femmes n'enlèvent ni leur chapeau, ni leurs lunettes pour saluer !**

D'ailleurs, la vie a repris très vite son cours normal. Le 11 juin, il note avec admiration que la ville est déjà bien nettoyée et déblayée et qu'on répare les rues et les maisons, et son journal redevient observation méticuleuse de la vie quotidienne, en particulier des règles de politesse : « Hommes et femmes circulent dans les rues du matin au soir. Quand deux hommes se rencontrent, ils se saluent en soulevant leur chapeau ou certains font un signe en levant le bras droit à hauteur de l'oreille. Ceux qui se connaissent mieux se serrent la main. Les femmes font de même, mais n'enlèvent pas leur chapeau ou se contentent de s'incliner. Il en est qui portent des lunettes et ne les retirent même pas pour saluer ! »

Ce qui le confond est la rapacité des Parisiens. Celle par exemple du propriétaire de l'appartement loué par l'ambassade qui lui réclame des sommes indues et avec lequel il a d'interminables discussions. Ou encore celle du garçon-fleuriste de la Madeleine qui, après avoir reçu deux francs pour livrer à domicile des roses et des pivoines, réclame deux fois plus à l'arrivée ... Quant aux diplomates occidentaux on ne peut les prendre pour des gens sérieux : pour une affaire importante, il faut prendre rendez-vous un ou deux jours à l'avance et pour les petites choses deux heures suffisent. C'est dire que les affaires privées passent avant les affaires d'État !

## **L'envoyé spécial rentre à Pékin**

Mais tout compte fait, l'Envoyé spécial avait accompli sa mission et présenté les excuses de son gouvernement, « entre deux portes » et dans le brouhaha des événements, à des autorités qui n'en avaient cure. Il pouvait rentrer à Pékin sans avoir subi les humiliations attendues et avec quelques idées nouvelles sur les puissances européennes qui prétendaient donner des leçons à son pays.

**Charles Meyer**